



Marie Tabarin

C'est au Canada, et plus précisément à l'Université de Mc Gill, que le professeur Robert E. Sorge et ses collaborateurs se sont intéressés à un phénomène observé de longue date : la difficulté à standardiser les résultats des travaux chez les rongeurs, en particulier pour l'évaluation de l'anxiété.

Or ces expériences sont de la plus haute importance puisqu'elles sont le préalable à toutes les études cliniques.

Crabbe publiait en 1999 dans *Science*, un travail qui révélait déjà une grande disparité de résultats sur une même cohorte de rongeurs manipulés et observés par trois équipes de recherche homogénéisées à l'extrême, sans que soit identifié de facteur particulier à l'origine du manque de reproductibilité.

Ceci ne manqua pas de susciter chez les chercheurs, une inquiétude croissante sur la fiabilité des résultats.

On rapporta de façon anecdotique que la douleur chez les rongeurs paraissait diminuer en présence des expérimentateurs. Sorge eut alors l'idée que les rongeurs percevaient la présence humaine.

L'histoire ne dit pas comment il s'orienta sur la recherche d'un biais lié au sexe, mais il conçut une étude qui consistait à mettre deux cohortes d'expérimentateurs, l'une féminine, l'autre masculine, en présence des rongeurs et d'observer.

Son intuition fut confirmée.

En présence du scientifique masculin, assis à cinquante centimètres de lui, le rongeur, qui est sous l'emprise d'un produit inflammatoire provoquant de la douleur, se met en état d'alerte et sécrète du cortisol qui a des vertus analgésiantes : la douleur passe au second plan, laissant le champ libre à un état de stress intense. Alors qu'*a contrario*, en présence de l'expérimentateur féminin, le rongeur semble plonger dans une indifférence telle... qu'il est tout à sa douleur !

Cette douleur est évaluée par le *score* des grimaces de la souris.

La lecture de ce phénomène s'éclaire d'une explication physiologique simple : le scientifique masculin sécrète par ses aisselles des phéromones mâles, substances sans consistance diffusant à son insu et ayant des vertus informatives.

Dans les différentes espèces, elles conduisent celui qui les identifie à se préparer soit au combat soit à la fuite, soit à avoir une relation sexuelle.

En principe, ces informations ne s'adressent qu'aux individus d'une même espèce et on comprend aisément pourquoi...

D'autre part, il nous plaît de penser que dans l'espèce humaine, suite à des années de culture, nous échappons à ces effets, et que les gènes liés à la reconnaissance des dites phéromones sont suffisamment atrophiés pour nous distinguer des autres mammifères.

Mais il semble donc ici que la sécrétion des phéromones ne soit pas tarie et que de surcroît nos amis les rongeurs les identifient.

L'explication physiologique est satisfaisante, l'interprétation plus délicate.

Si le message transmis par ces phéromones est de l'ordre de la menace, on voit mal pourquoi les phéromones sécrétées par l'expérimentateur féminin n'ont pas d'effet.

Laissons aux scientifiques le fin mot de l'histoire. Si grâce aux rongeurs est introduite une bipartition des expérimentateurs face à l'universel du sujet de la science, le scientifique ne sort pas pour autant de sa forclusion, car cette découverte se réfère au réel biologique de la sexuation.

Elle ne saurait être non plus un début vers une identification de genre, à moins que nos amis les rongeurs affinent leur discours !